

puissance solitaire, veille à ma porte, éloi-
gne tout importun qui voudroit me dérober
les heures que je destine à cette étude, &c.
» &c. »

Ce que nous avons rapporté jusqu'à présent, ne donne qu'une idée bien superficielle du mérite de l'Ouvrage. Des tableaux isolés, des morceaux le plus souvent abrégés, ne laissent voir ni la richesse du détail, ni l'ensemble des parties. Mais une Anatomie sèche & décharnée n'auroit eu rien d'intéressant pour le commun des Lecteurs, & la plupart aiment mieux s'amuser quelque temps avec l'imagination du Poète, quoiqu'ils n'apperçoivent point où elle les mène, que de suivre un froid Dissertateur qui analyse méthodiquement, mais qui ennue.

Nous n'avons point encore averti que le Poème des Saisons, tel qu'on nous le donne, est une Traduction. On ne peut refuser au Traducteur le mérite d'écrire avec richesse & avec feu. Si l'on lui reprochoit la profusion un peu trop monotone des épithètes, il répond que forcé de s'assujettir à son Original, il a dû en copier jusqu'aux défauts. Une Traduction, selon lui, doit être *transparente* : la fidélité est son premier mérite; eût-elle d'ailleurs tous les autres, elle pourroit faire une Pièce d'esprit, un chef-d'œuvre, elle cesseroit d'être Traduction; parce que, quand on traduit, il faut penser avec son Auteur, rendre son tour d'esprit, copier sa manière, cesser en quelque sorte d'être soi-même, pour n'être que celui auquel on a consacré sa plume. Tels sont les principes sur lesquels le Traducteur de Thompson s'est conduit. Il y a d'autant plus de gloire pour lui de les avoir adoptés, qu'il étoit en état de jouïr,